



HAL
open science

Humboldt anthropologue : l'esprit et le caractère moderne des Français(es) : la langue en contexte

Jacques Guilhaumou

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. Humboldt anthropologue : l'esprit et le caractère moderne des Français(es) : la langue en contexte. *Kodikas / Code - international journal of semiotics*, 2005, 27 (1-2), pp.37- 51. halshs-00420659

HAL Id: halshs-00420659

<https://shs.hal.science/halshs-00420659v1>

Submitted on 13 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou

**Humboldt anthropologue.
L'esprit et le caractère modernes des Français(es) :
la langue en contexte.**

Version auteur de Jacques Guilhaumou, « Humboldt anthropologue. L'esprit et le caractère moderne des Français(es) : la langue en contexte », *Kodikas/Code. Ars Semeiotica*, V. 27, jan- juin 2004, p. 37-50.

Tout au long des années 1796-1797, Humboldt détaille, auprès de ses correspondants, son projet de « description du caractère du siècle ». C'est ainsi qu'il écrit à Schiller le 2 février 1796 : « Le moment me paraît venu de rendre compte des progrès que l'esprit et le caractère humains d'une part, d'autre part doivent encore faire.. »;¹ et il ajoute : « A partir de l'histoire entière de l'humanité, on peut tracer une image de l'esprit et du caractère humains, qui ne ressemble à absolument aucun siècle et aucune nation en particulier, mais à laquelle tous ont coopéré, et sur laquelle je dirige mon point de vue ».² Cependant la rédaction de son opuscule sur *Le Dix-huitième siècle* et de ce qui restera le *Plan d'une anthropologie comparée*, ces textes demeurant inachevés,³ traîne en longueur au point qu'Humboldt en dressera un bilan désabusé dans son journal, une fois arrivé à Paris : « L'idée d'un travail sur le siècle et sur l'anthropologie est presque vieille d'un an, et il n'y a cependant toujours rien de concret ! ».⁴ Il n'en reste pas moins qu'Humboldt précise aussi, auprès de Gentz, le 29 novembre 1797, donc au moment même de son arrivée à Paris : « Je vous avoue que la peinture du siècle et l'anthropologie me tiennent toujours à cœur. Mon séjour ici sera extrêmement utile aux deux. L'esprit moderne, surtout dans ses extrêmes et ses extravagances, n'est nulle part autant chez lui qu'ici. La France a même donné son orientation à la manière de penser la fin de notre siècle.. ».⁵

¹ Nous n'avons pas repris, dans la présente étude, notre analyse des considérations d'Humboldt sur la progression humaine, d'autant plus qu'elle a fait l'objet, au-delà sa version numérique, d'une reprise dans Guilhaumou (2003a).

² Lettre à Schiller (1892a : 250-251). Traduction de Jean Quillien.

³ Nous renvoyons à la traduction française de ces deux textes par C. Losfeld (1995).

⁴ *Journal parisien (1797-1799)*, traduction d'E Beyer (2001 : 41). Désormais, pour ne pas alourdir le texte de références, nous renvoyons aux paragraphes où se trouvent les citations courtes de ce Journal.

⁵ *Gesammelte Werke* (V : 344). Traduction de Jean Quillien.

Soucieux d'adopter une démarche anthropologique, Humboldt considère en effet que la description de l'effort accompli par l'homme pour progresser passe par la connaissance de son individualité dans la concrétisation de son caractère moral. « Connaître le caractère générique de l'homme » suppose alors une capacité à « différencier les caractères humaines » précise-t-il dans son *Plan d'une anthropologie comparée*, donc nécessite une démarche comparative. C'est bien son séjour à Paris qui devait lui permettre de rassembler un premier ensemble de matériaux adéquats à une telle connaissance de l'individualité humaine, et qui plus est d'aboutir, côté français, à une réflexion sur le langage comme organe de l'homme en société⁶.

I - Un « répertoire de matériaux » sur le caractère de l'individu, à la fois personne singulière et nation: le Journal parisien (1797-1799).

De fait, lorsque Humboldt arrive à Paris en novembre 1797, il a déjà séjourné auparavant dans la capitale, quelques semaines après la prise de la Bastille: courte période certes, mais où il avait déjà pris l'habitude de noter ses observations et activités journalières. Cependant son second séjour, qui se termine en août 1799, donc qui le maintient à Paris avec toute sa famille pendant plus de deux ans, intervient, au-delà de toute considération privée, à un moment décisif de son trajet intellectuel. Par chance, il nous en a restitué toute sa richesse dans son *Journal parisien*.

Humboldt a mis en chantier antérieurement, nous l'avons vu, deux recherches importantes, sur le *Dix-huitième siècle* et à partir du *Plan d'une anthropologie comparée* dans lesquelles il s'interroge sur le meilleur point de vue pour appréhender le caractère de l'individu, tant l'individu-nation que l'individu dans sa personne singulière. Considérant que la nation allemande manque d'originalité propre, et se prête donc mal à une analyse *in situ* du caractère humain - son essai esthétique sur un poème de Goethe tend cependant à montrer que la spécificité allemande est de l'ordre de l'idéal⁷ -, Humboldt ressent le besoin d'une expérience comparative aussi performante que possible. Il précise, dans le *Plan*, que « le caractère est ce que produisent les forces de l'homme lorsqu'elles s'expriment avec la liberté maximale » (1995, 186). Ainsi nulle autre nation libre que la France ne pouvait servir de matériau à une telle recherche du caractère de l'humanité.

Cependant c'est aussi dans ses *Essais esthétiques sur Hermann et Dorothee de Goethe*, donc au contact du caractère allemand, qu'Humboldt trouve matière à formuler l'objectif de la quête de l'homme, « faire apparaître le concept d'un rapport réciproque et d'une organisation interne ». Il précise alors l'unité de sa méthode, pour arriver à ce but, dans les termes suivants:

⁷ Dans les *Essais esthétiques. Sur Hermann et Dorothee de Goethe*, traduction de C. Losfeld (1999).

Rapporter à soi les traits de la nature, une fois qu'elle a été observée fidèlement et exhaustivement, c'est-à-dire *assimiler le matériau, représenté par notre expérience, au monde perçu dans toute son étendue*, métamorphoser cette masse énorme de manifestations isolées et sans lien en une unité indissoluble et en un tout organisé etc., grâce à tous les organes dont il a été pourvu, tel est le but ultime recherché par l'homme dans ses efforts intellectuels. (1999, 66. *C'est nous qui soulignons*).

Le *Journal parisien* se présente bien sous la forme d'un « répertoire de matériaux » classés chronologiquement et thématiquement. Son caractère exceptionnel tient au fait qu'il est partie intégrante d'une réflexion intellectuelle liant étroitement la réflexion abstraite, l'invention théorique et les ressources de matériaux empiriques à forte valeur historique. Au-delà des nombreuses visites, rencontres, et donc discussions qu'Humboldt restitue avec acuité, au-delà de sa fréquentation régulière des salons de Madame Condorcet, de Madame Vandeuil et de façon plus épisodique de Madame Helvétius, enfin de son intérêt pour les séances de l'Institut National, et de son goût pour les représentations théâtrales, demandons nous alors quels sont les thèmes les plus significatifs de son projet initial, donc dans quelle mesure son projet anthropologique s'enrichit au contact d'une réalité nationale, la société intellectuelle et artistique du Directoire.

L'aspect le plus frappant à la lecture du *Journal parisien* d'Humboldt est sans nul doute les portraits de personnalités. Le plus étonnant est celui de Bonaparte qui se termine ainsi: « En raison de l'intellectualité de son expression, il pourrait concourir à l'idéal moderne » (§ 16). Cependant le portrait le plus complet est indéniablement celui de Sieyès⁸, qu'Humboldt rencontre régulièrement entre février et mai 1798. Sieyès accepte en effet de « parler de bon gré de lui-même et de son parcours révolutionnaire » avec Humboldt (§ 224). Ne cessant de souligner sa « présence remarquable » dans les discussions personnelles, Humboldt précise qu'« il incarne tout à fait le Français » (§ 128) qu'il a un « caractère authentiquement français » (§ 11). Comme nous l'avons déjà montré, Humboldt excepte Sieyès des résultats fort décevants de ses discussions philosophiques avec les Idéologues (Ginguené, Daunou, Garat, Destutt de Tracy, Laromiguière, Jacquemont, Cabanis dans l'ordre d'apparition) auxquels il se confrontent, tant individuellement qu'en groupe, sur la question de la métaphysique allemande.⁹ Certes, Humboldt finit par douter que Sieyès soit « une véritable tête métaphysique » (§ 242), en dépit de la proximité de ses idées métaphysiques avec celles de Kant, et surtout Fichte. Mais il n'hésite pas, dès la lecture de ses écrits (§ 112), à en faire le théoricien par excellence du système représentatif par « la clarté et la perfection » du style avec laquelle il présente, dès 1789, ce système. A la différence de Rousseau, Sieyès apparaît alors comme

⁸ Voir notre article (2003a).

⁹ Voir la quatrième partie de notre ouvrage sur *Sieyès et l'ordre de la langue* (2002a).

l'inventeur du style de la nouvelle langue politique, et par conséquent de l'intelligence politique.

La comparaison avec sa lecture minutieuse mais tardive (août 1798) de Rousseau - du *Contrat Social* [§ 335] aux *Confessions* [§ 342, 344, 361] en passant par les *Considérations sur le gouvernement de Pologne* [§ 338]) et des *Rêveries du promeneur solitaire* [& 344] - qu'il annote abondamment, s'avère ici fort instructive. Alors qu'Humboldt vient d'insister - à propos de la critique injustifiée de Roederer vis-à-vis de Sieyès qui lui reproche de ne pas avoir de système politique - sur la nécessité de développer « une théorie de la politique strictement scientifique pour en étudier les caractères véritables » (§ 304), il considère que le Rousseau du *Contrat social* a échoué en ce domaine, faute d'avoir abordé « le véritable système représentatif ». Ainsi, en réaction à l'insistance de Rousseau sur le rôle néfaste de la représentation du peuple, il oppose la remarque suivante « Absolument pas ! La volonté de la nation ne consiste pas à vouloir elle-même mais à laisser gouverner la raison. Elle laisse aux députés le soin de représenter sa raison politique » (2001, 228).

Ce n'est donc pas à Rousseau qu'il revient d'avoir fondé « un système véritablement valide en politique » dans la mesure où il ne peut alors incarner « l'intelligence politique » de la Révolution française que de manière critique, et non de manière constructive. Nul surprise donc si, Humboldt et de nombreux intellectuels allemands considèrent Sieyès, à l'encontre de Rousseau, comme le représentant le plus authentique de l'intelligence politique de la Révolution française dans son acte fondateur de la politique en 1789, sans pour autant minimiser le rôle de Robespierre en la matière. Sieyès lui-même n'aurait-il pas affirmé à l'encontre des Idéologues, au cours de sa première entrevue avec Humboldt, « qu'il préféreraient les partisans de Robespierre à ceux qu'ils appelaient des philosophes » (§ 97), même si la prudence lui dicte de se dissocier de « la posture de Robespierre » qui consistait à « faire tomber les meneurs pour se substituer à eux » (§ 224). Quelles soient les profondes divergences qui séparent Sieyès et Robespierre, ils appartiennent tous les deux au même univers de « la métaphysique politique ».

Cependant Humboldt retient aussi de sa lecture de Rousseau l'aptitude de cet écrivain à énoncer quelques idées forces (« l'homme est libre », « tout ordre social est fondé sur une convention » « le peuple est souverain », « la souveraineté est inaliénable », « la souveraineté ne peut être représentée », etc.) en liaison étroite avec le sentiment de la passion populaire, c'est-à-dire au titre de l'insistance sur « l'acte par lequel le peuple statue sur tout le peuple ». Il se dissocie donc d'une image courante pendant le Directoire d'un Rousseau purement raisonneur et intellectualiste telle qu'il la retrouve dans les propos de Madame de Staël. Il s'intéresse plutôt à la dimension performative en politique, et au-delà, des oeuvres de Rousseau, à la manière dont s'y déploie, par son maniement de la langue, la force des signes.

La question sémiotique posée par Rousseau est la suivante, quelle est la force du discours, comment ses effets se multiplient-ils ? Il apparaît ainsi une économie de signes dispersés au sein même d'un effet de concentration consécutif à la force des signes.¹⁰ Ce sont là les écrivains français « géniaux », Rousseau, mais aussi Mirabeau et Diderot, qui intéressent Humboldt dans la mesure où, certes forts éloignés des théoriciens allemands, donc de peu d'intérêt en matière de contenu, ils multiplient dans leurs oeuvres ruptures et diversions, introduisant ainsi « de très bons passages pour la langue », et de plus sans équivalents en allemand. Par exemple Humboldt note tel « passage véritablement divin, remarquable quant à la langue » (2001, 235) dans les *Rêveries*. De même il remarque que la langue allemande n'a aucun terme équivalent à l'expression « partager son cœur et sa personne » pour caractériser la position particulière d'une femme. Et inversement il précise que la langue française dispose de meilleurs mots, dans certains cas, que les mots abstraits équivalents en allemand (2001, 249).

Ainsi se concrétise l'intérêt qu'Humboldt porte, tout au long de son séjour, à la langue française, qui se situe bien au-delà de la théorie analytique du langage des Idéologues. Humboldt multiplie les remarques sur la langue, et les amplifie plus à travers sa lecture de Rousseau et bien sûr ses discussions avec Sieyès, crédités respectivement d'avoir inventé le langage de la volonté politique, puis le langage de la représentation politique sans s'inscrire pour autant dans une même filiation, qu'à partir de ses débats contradictoires avec les Idéologues dont il critique très frontalement le système condillacien dont ils s'inspirent. Dès mai 1798, Humboldt précise que le système de Condillac, dont il prend connaissance, « ne contient rien de profond ni de savant » en matière de langage et de méthode et qu'il aurait mieux valu que les philosophes français s'intéressent à certaines réflexions « dispersées » de Condillac, en particulier la suivante dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*: « Nous (Français) nous contentons, quand nous parlons des choses, d'en rappeler les signes et nous en révélons rarement les idées » (2001, 91-92).¹¹

Ainsi, très attentif dès le départ aux remarques linguistiques du « grammairien patriote » Domergue durant les séances de l'Institut auxquelles il assiste, Humboldt note également que la langue française se prête souvent aux équivoques et aux ambiguïtés dans la mesure où elle possède trop de mots, en particulier sur le registre de la sensibilité, de la passion. Ainsi ajoute-t-il, dans la lignée de la réflexion de Condillac susdite, que « les Français manient les signes sans s'apercevoir qu'ils leur manquent le contenu » (2001, 143).

Humboldt en vient donc à écrire que « Les Français n'ont aucune notion de la vraie forme, du lien entre la force et son intuition dans un seul et même effet, et, par matière, ils n'entendent encore une fois que la forme [...] Ils n'ont pas de

¹⁰ Voir Francine Markovits (1986), en particulier le chapitre II sur l'efficace des signes chez Rousseau.

¹¹ Sur la critique de Condillac par Humboldt, voir le chapitre 5 de Trabandt (1992).

disposition à l'invention, c'est-à-dire à l'invention purement théorique « (id.). Analyse critique de la langue française qui explique ses nombreuses réserves sur la façon dont les philosophes français, lorsqu'ils discutent avec lui de métaphysique, réduisent toute expression philosophique à un concept logiquement abstrait, donc à une forme dissociée de la manière dont l'intuition, via l'imagination, leur donne un contenu de réalité. Seul Sieyès perçoit l'enjeu de cette critique en réagissant de manière « désespérée » c'est-à-dire en qualifiant de métaphore toute expression imagée (par exemple « partir d'un principe », « la base d'un raisonnement ») qu'Humboldt utilise dans sa présentation de la métaphysique kantienne (§ 236): il le renvoie ainsi à l'imagination, et à son corollaire la force des signes. Sieyès ne précise-t-il pas que « la métaphysique allemande relève uniquement de l'imagination » (§ 128) ! Peu à peu, Humboldt devient ainsi sensible au problème de la force des signes dans ses discussions politiques, tout en conservant une stricte attitude synthétique dans les débats métaphysiques. Ainsi, au cours d'une discussion dans le salon de Madame Condorcet, il est étonné de la manière dont l'expression « système représentatif » fait impression parmi les auditeurs des conversations au détriment de son contenu, et s'oblige alors à présenter ses idées sur l'incorrection dans l'usage présent de cette expression majeure de tout système politique (§ 242).

En fin de compte, son intérêt grandissant, encore une fois à propos de Rousseau, pour « l'esprit français et sa langue » (§ 364), contribue à l'introduire, bien mieux que la question de la langue analytique, au problème de la langue. Est-ce un hasard si nous terminons la lecture de son journal en matière linguistique par son enthousiasme pour la *Grammaire* de Sicard. « Ouvrage génial », précise-t-il, dans la mesure « il contient entre autres choses un moyen sublime de rendre intelligible la manière dont l'esprit fait abstraction » (§ 421).

Humboldt linguiste emprunte bien le chemin d'un questionnement sur la langue au terme de son séjour parisien, mais sans passer véritablement par le système de la langue analytique de « l'école de Condillac » comme il a été trop souvent affirmé. Autant il serait absurde de considérer que l'émergence d'une pensée linguistique chez Humboldt est de pure filiation allemande, autant il est peu convaincant, à la lecture de son *Journal parisien*, d'attribuer exclusivement cette évolution à l'influence de la philosophie du langage des Idéologues. A vrai dire, il vaut mieux, à l'instar de Jürgen Trabant (1999), concentrer notre attention sur les impulsions multiples suscitées par un contact diversifié et un intérêt comparatif pour la culture française dans son unité même, c'est-à-dire son caractère propre.

II- *De l'héroïsme féminin allemand au caractère des femmes françaises.*

Humboldt s'intéresse aussi, tant dans le *Plan d'une anthropologie comparée*, dans *Hermann et Dorothee de Goethe* que dans son *Journal parisien*, au

« caractère des femmes », d'abord du point de vue de l'idéal par une réflexion originale sur « le caractère féminin », et de surcroît sur « l'héroïsme féminin »¹², puis *in situ* à l'occasion des ses fréquentes rencontres avec des femmes de l'intelligentsia parisienne, en particulier Madame de Condorcet et Madame de Staël.

Constatant l'absence du trait de caractère le plus sublime de l'homme, l'imagination poétique, chez les Français, et plus particulièrement, nous le verrons, chez les Françaises, Humboldt reporte sa réflexion en la matière sur le caractère allemand, en particulier dans ses *Essais esthétiques. Sur Hermann et Dorothee de Goethe*.

Il est en effet soucieux de délimiter « une théorie de l'expérience ordonnée philosophiquement » qui permette, par la médiation esthétique, de « métamorphoser l'individuel en idéal » (1999 : 69), de déterminer « un caractère à la fois d'individualité absolue et d'idéalité parfaite », donc de « transporter l'homme dans un champ infini » (id. : 93), Humboldt s'intéresse alors une figure particulière.

Un observateur qui distingue l'élément le plus infime dans le monde des phénomènes, qui dispose du pouvoir d'accroître à l'infini la diversité des rapports humains, qui analyse en pensée ce que nos sens perçoivent par une démarche purement intellectuelle, et qui suscite enfin l'enthousiasme de notre faculté de sentir permet à l'homme de progresser en union harmonieuse avec la nature : tel est le poète.¹³ Ce poète figure l'observateur-philosophe qui nous fait découvrir le caractère de l'individualité, et permet ainsi à l'homme de se dresser de tout son être. Il rend possible le suivi de l'homme dans son développement, et par là même suscite un jugement moral sur ses progrès. Et Humboldt d'en conclure: « Pour cette raison, on peut qualifier notre poète, plus que n'importe quel autre, d'*humain* » (id. : 143).

Il s'agit alors de présenter, par l'art poétique, les contours nets de l'individu(e), et ainsi d'achever le règne des idées, condition nécessaire à la formation d'un sentiment d'enthousiasme chez ceux qui contemplant le spectacle d'une telle individualité achevée. C'est bien la poésie et son corollaire la narration, en tant qu' « art médiatisé par la langue », qui vont « susciter *quelque chose* dépassant ce que l'art et la langue représentaient chacun pour soi » (id. : 93).

C'est alors à travers la présentation empirique du concept d'héroïsme, et plus particulièrement d' « héroïsme féminin », que ce *quelque chose* fait son apparition, exprime l'idéalité.¹⁴ En effet, par ce biais narratif, il est désormais

¹² Pour une vue d'ensemble de l'héroïsme féminin, nous renvoyons à l'ouvrage collectif *Le Panthéon des femmes* (2004), sous la direction de G. Dermenjian, J. Guilhaumou et M. Lapid.

¹³ C'est pourquoi ce poème « offre un riche contenu à l'esprit et au sentiment », *Ibid.* (1999 : 139-140).

¹⁴ Le concept d'héroïsme est présenté, discuté dans les § LXXII et suivants (1999 : 184 et svtes).

possible de considérer l'héroïsme comme « une disposition intérieure », tout en considérant « deux formes d'héroïsme ». Humboldt distingue présentement « l'héroïsme moral », qu'il va préciser à l'aide du personnage de Dorothee, de « l'héroïsme sensible ». L'héroïsme sensible procède en général d'un état d'« exaltation héroïque » où l'imagination mobilise les sens externes de l'homme sur une grandeur posée d'emblée, donc prise dans son éclat initial, et qui n'obéit ainsi à aucune règle, ni harmonie préétablies, au risque de se laisser guider par le hasard des rencontres et pire encore par les préjugés. Il est donc dénué de toute valeur morale légalement déterminée. Il en est tout autrement pour l'autre forme d'héroïsme:

L'héroïsme *moral* réside tout entier dans la disposition fondamentale de l'esprit. Sa valeur est intrinsèque et indépendante de quoi que ce soit, à l'exception du sentiment dont il jaillit; il nous transporte au cœur d'une émotion grave et profonde et nous ramène en nous-mêmes (1999, 184).

De l'héroïsme moral, Humboldt retient alors la formation d'« un état de contemplation sensible » qui permet d'appréhender le monde et l'humanité par le seul fait de la narration de faits et gestes qui prennent un caractère héroïque, puis sublime dans leur développement même, parce qu'ils se présentent à notre imagination, dans la révélation progressive d'un caractère, comme une présentation des progrès de l'humanité. C'est alors au terme de la caractérisation de l'individualité d'une famille allemande, et présentement dans la figure de Dorothee certes intimement associée à celle d'Hermann qu'Humboldt, à la suite de Goethe, décrit un tel héroïsme moral, de surcroît l'héroïsme féminin tout en précisant la difficulté de la tâche: « traiter de l'héroïsme féminin est un entreprise ardue et qui exige beaucoup de doigté » (id. :117).

Tout commence par la description aux contours nets de la silhouette de Dorothee, figure dont le devenir en mouvement est d'emblée indiqué par le vers suivant de Goethe: « Presque personne, dans son développement, lui est comparable » (1999 : 88). Elle est ainsi une image sensible suscitant l'enthousiasme de celui qui en parle, Hermann, et du lecteur dans sa suite. Prise dans le regard d'Hermann, son autonomie, ou plus exactement sa fusion avec Hermann dans une grandeur sublime, n'est acquise qu'au terme d'un *mouvement narratif* où elle apparaît d'abord, sous le regard du narrateur, dans le convoi des émigrés forte de sa détermination, puis, dans le récit même de ses actes, faisant preuve de courage par sa résistance, arme à la main, contre « les guerriers déchaînés » qui avaient attaqué le convoi. Vient enfin la rencontre entre Dorothee et Hermann où transparaît - au-delà de son courage, de sa bienveillance, de son dévouement - sa grandeur sublime, moment donc de fusion dans un unique caractère humain.

En fin de compte, pourquoi ce poème de Goethe élève-t-il aussi haut « la puissance créatrice du sexe féminin » (id : 199) ? A vrai dire, Humboldt cherche à attirer notre attention sur la manière dont Goethe associe la révélation de la

grandeur sublime de ces personnages, et Dorothée en premier lieu, et les événements exceptionnels qui président à la tension si caractéristique des personnages de Dorothée. Il s'agit en l'occurrence d'un événement unique dans l'histoire de l'humanité, la Révolution française.¹⁵ On y trouve d'abord « le noble enthousiasme pour la liberté » qui tend à unir l'esprit et le cœur, les idées et le sentiment dans la quête de l'autonomie de l'humanité. Mais la Révolution française renvoie aussi à une réalité nationale, née de la guerre contre l'étranger, et provoquant « le tableau émouvant » de la foule des personnes émigrés à laquelle s'agresse notre héroïne, Dorothée.

Humboldt souligne donc l'importance accordée par Goethe au caractère féminin dans de telles circonstances révolutionnaires, en précisant que « désormais, toute culture politique doit être sous-tendue par le développement moral du caractère » (1999, 199) dont la femme est la principale inspiratrice. Il montre ainsi que le rôle dominant de la femme dans la sphère domestique n'est plus dissocié de la sphère politique, par sa valeur hautement morale, sa capacité à incarner le perfectionnement croissant de l'espèce humaine. En effet, « la pure féminité », c'est-à-dire « l'essence de la féminité » incarnée par Dorothée, allie « la culture la plus naturelle et la culture la plus poussée ».¹⁶ « La détermination générale de la femme », c'est-à-dire son « individualité de caractère » apparaît aussi bien sous la forme domestique usuelle d'un « empressement dévoué » au sein du convoi des émigrés éplorés que sous la forme idéale d'une « adresse réfléchie » dans la conduite compréhensive, habile et raisonnée qu'elle tient auprès des hommes, et Hermann en premier lieu. Rappelons qu'Humboldt précise, dans le *Plan d'une anthropologie comparée*, que « le caractère propre » est le « Je originaire, la personnalité donnée avec la vie » (1995, 127). Dans une cette perspective qui a l'idéal de perfection humaine comme horizon, « la puissance créatrice de la femme », donc son Je originaire, son individualité propre apparaît comme « l'idéalité de la description du caractère » (1999 : 227), description située au cœur, nous l'avons vu, du projet anthropologique d'Humboldt.

A vrai dire, Humboldt avaient déjà donné les raisons pour lesquelles « les femmes approchent plus que l'homme de l'idéal de l'humanité » dans son *Essai sur les limites de l'action de l'Etat* (2004, 44), rédigé en 1791-1792. « Partie la plus intéressante de l'humanité », les femmes mettent tout particulièrement en évidence « la nature des rapports de famille dans une nation ». De fait, Anne Verjus (2002) a montré que le familial, loin d'être mis à l'écart de la politique de la Révolution française, le constitue. En effet, le modèle familial du politique confère à l'artificialité politique son fondement naturel. Humboldt en retient que la progression de la liberté à travers « le développement de l'individualité et de

¹⁵ Voir le paragraphe LXXX intitulé « Grandeur des caractères et des événements qui apparaissent dans le poème » (1999 : 106-107).

¹⁶ Voir le paragraphe XCVII intitulé « Présentation, en Dorothée, de la pure féminité », (1999 226).

l'originalité personnelle de l'homme » dépend pour sa majeure part du « développement du caractère de la femme » dans la mesure où elle est plus apte à « saisir l'existence intérieure de l'être humain » par sa faculté à s'exprimer plus directement donc « sans le secours des signes ». Entendons ici des signes artificiels dont la nécessité dans l'architecture du politique a pour revers le risque d'enchaîner l'homme à des buts extérieurs, donc à le détourner de sa vraie personnalité intérieure. Le langage de la femme est donc caractérisé prioritairement par la voix, jugée « plus saisissante » que celle de l'homme, et non par le style.

Nous comprenons alors pourquoi l'idéalité du caractère héroïque de la femme, dans le contexte de traduction de la Révolution française au sein de la culture allemande, fait quelque peu contraste avec la manière dont Humboldt juge de femmes françaises auteures dans son *Journal parisien*, à partir de leurs portraits. Nulle surprise si le débat humboldtien sur la différence des sexes est centré autour de la question d'une union nécessaire entre individualité et idéalité dans le but d'harmoniser la progression humaine. Cependant, à l'exception de Goethe et de quelques autres, ses contemporains, lorsqu'ils abordent le caractère féminin, confondent l'accidentel avec l'essentiel au détriment de la compréhension de l'essence féminine, de son rôle majeur dans la constitution de l'individu-nation. En interdisant aux femmes l'accès à la culture politique, ils usent d'arguments, - leur manière « hâtive » de conclure, leur « incapacité » à raisonner abstraitement et leur dépendance vis-à-vis des sentiments - qui relèvent des circonstances particulières dans lesquelles les femmes sont formées, et qui tendent à leur conférer une propension dominante à la subjectivité.¹⁷ Mais si l'on quitte ces contingences, certes fort contraignantes pour les femmes, et si l'on s'interroge vraiment sur l'essence de la féminité, nous y trouvons une capacité, rare précise Humboldt, à harmoniser immédiatement tout son être, alors que l'homme, pris dans un système conceptuel préétabli, doit tendre toutes ses forces dans une même direction pour arriver au même but. En effet, précise Humboldt, « dès l'instant où les femmes observent la nature, elles se l'approprient ». Et d'en conclure:

Un effort prédominant pour rattacher immédiatement l'observation extérieure à l'individualité intrinsèque, pour accueillir la vérité en soi grâce aux sens, à l'intuition et à l'entendement, plutôt que de la quêter par l'entendement et les capacités d'abstraction, la propension à unir en une paix harmonieuse les penchants et les devoirs, voilà, par conséquent, une propriété essentielle du caractère féminin. C'est un trait accidentel, en revanche, quand, chez certains individus, l'objet se perd dans le sujet, que la vérité le cède à l'imagination, et que les penchants l'emportent sur la conviction fondée (1995, 145).

¹⁷ Nous avons précisé ailleurs (2003b) les tenants et les aboutissants de cette volonté masculine d'exclure les femmes du savoir politique ?

Qu'en est-il, au-delà de cette caractérisation propre, de la féminité des Françaises qu'Humboldt rencontre au cours de son séjour parisien ?

Nous sommes d'abord frappé par son insistance sur le rôle négatif des femmes en politique, lorsqu'elles sont situées dans un ensemble indistinct. Ne rapporte-t-il pas que « Du 9 thermidor au 13 vendémiaire, *la réaction* fut principalement organisée par les femmes et elles n'admirent personne qui eût pu être républicain, fût-ce en apparence » (2001, 165). Ce rôle actif dans la réaction s'exerce tout particulièrement sur la personne de Sieyès dans la mesure où ces femmes auraient attisées en permanence la haine de ses ennemis, tout en circonvenant ses amis. Humboldt rapporte, qu'au moment du débat sur la constitution de l'An III (1795), des femmes envoyaient des billets aux députés de la Convention « disant qu'il fallait se méfier de personne plus que de Sieyès » (id. : 111) ! Il est vrai que Sieyès leur rend bien en considérant que « l'amour du vrai » est étranger aux femmes. C'est pourquoi ils se moquent des philosophes français qui, faute d'être des métaphysiciens, sont des littérateurs en philosophie, « de ces philosophes pour les femmes » précise-t-il dans une discussion avec Humboldt (§ 224).¹⁸

Humboldt en vient ainsi, dans une discussion sur « le caractère des femmes » avec Madame Talma (§ 386), à préciser l'attitude négative des femmes en matière de politique progressive par leur aversion aux discours politiques des hommes: « Les femmes y avaient pourtant eu leur propre part de responsabilité, ayant trouvé ennuyeux, au début de la Révolution, les discours politiques des hommes et s'en étant moquées ». La brouille entre Sieyès et les femmes ne date pas du Directoire !

Cependant, toujours soucieux d'appréhender le concret de l'héroïsme féminin, au moins dans sa dimension sensible, Humboldt explore plus positivement le caractère d'individualités particulières dont il interroge l'exemplarité, principalement Madame de Condorcet et Madame de Staël.

Dès sa première rencontre avec Madame de Condorcet, il la perçoit comme « fort française, et tout le contraire de l'idéal » (§ 213). La lecture de ses *Lettres sur la théorie des sentiments moraux et sur la sympathie* (§ 289) le confirme dans sa première impression. De son « style sec et uniforme », il retient qu'elle n'a « rien de féminin, rien de beau, aucun caractère élevé ni charmant », conséquence de l'absence de sublime dans ses écrits. Il est vrai qu'Humboldt vient de préciser, à la lecture de l'ouvrage de Madame de Staël *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* ce qu'il en est de « la liberté absolue de l'être moral », reposant ainsi, à partir du caractère de le

¹⁸ Nous pouvons ainsi souligner (2003b) la différence notable entre Humboldt et Sieyès sur le problème du rôle des femmes dans la nouvelle société politique, alors qu'ils sont très proches sur la nécessité de promouvoir le système artificiel de la représentation politique. Cela tient sans doute à la prise en compte par Humboldt du rôle central de la catégorie politique de famille.

personne et des écrits de Madame de Staël, la difficile question de l'héroïsme féminin (§ 280).

L'héroïsme moral, rappelle Humboldt, relève de « l'idée d'humanité élevée, authentique ». Il est la synthèse de l'extériorité et de l'intériorité. Sa part de liberté négative lui permet d'abord, sous le poids de la force naturelle de la passion, d'atteindre « le principe d'une indépendance morale ». Mais il existe aussi, dans sa part de liberté positive, par sa capacité à se concentrer sur un Moi enrichi de chaque expérience passionnelle, se détachant ainsi de la possession extérieure pour « s'en tenir à ce que possède d'immuable l'être intérieur ».

Madame de Staël demeure au seuil d'un tel héroïsme par sa peur de souffrir dans les passions, donc par sa volonté d'en fuir les objets. Ecrivant un livre contre son propre objet, « la passion dans toute son intensité et toute son ardeur », elle révèle un caractère qui refuse de vivre, de posséder l'objet de son désir qui dévorerait son corps mais donnerait à son âme un caractère authentique, ce qui lui permettrait de jouir de la satisfaction atteinte, une fois la passion révolue. D'une certaine façon, chez elle, « l'objet se perd dans le sujet », pour reprendre la formule d'Humboldt lorsqu'il veut désigner les femmes prises dans les circonstances, ce qui l'empêche d'acquérir « une force autonome et libre ». Ne précise-t-elle pas devant Madame de Condorcet (§ 305), et à juste titre selon Humboldt, que « Je me sens de l'esprit et du talent, mais je ne gouverne pas ce que je possède ». Au risque de se laisser envahir par les objets de la passion qui s'emparent de sa personnalité exceptionnelle, elle préfère en effet, une fois qu'elle en a éprouvés la force, s'en défaire.

Cependant Humboldt termine sa lecture critique de l'ouvrage de Madame de Staël par la remarque suivante:

Il est difficile de juger du caractère de Madame de Staël d'après ce livre. On voit aisément ce qui fait défaut. Mais il s'avère absolument impossible de déterminer par ce seul biais ce qui fait sa force, son genre d'ardeur et d'imagination qui est le sien (2001 : 168).

Humboldt s'efforce donc de partir donc à sa rencontre pour en savoir plus, mais non sans quelque difficulté. Il commence alors par discuter d'elle avec Madame Vandeuil et Madame de Condorcet (§ 301 et 305). La mention de son éducation fort libre au milieu de la haute société et parmi les hommes, son manque de certaines qualités féminines, en particulier le sentiment maternel, et son excès d'autres qualités féminines, sa fidélité en amitié, son côté virago dans son apparence et son commerce, fascinent immédiatement Humboldt. Lorsqu'il déjeune enfin chez elle le 16 septembre 1798, il s'efforce de résister à l'esprit, le talent et la maîtrise qu'elle manifeste dans la conversation (« Ses dons oratoires étaient sans pareils »). Une fois installé sur sa table de travail, il note ainsi qu'elle a « une individualité dénuée de poésie », donc qu'elle n'a « aucun sens de l'imagination poétique ». Il précise également que son échange avec Benjamin Constant, auquel il a assisté passivement, a été plus divertissant que

profond. Mais il ne peut s'empêcher d'écrire, dans le compte-rendu de sa seconde rencontre à déjeuner, qu' « elle me plut à nouveau extraordinairement, elle a surtout quelque chose dans les yeux qui, parce qu'il révèle un sentiment plus profond, attire infiniment » (2001 : 264), attirance dont il ne nous dira rien de plus !

A vrai dire, au-delà des critiques sur son manque d'imagination poétique et sa propension à véhiculer des stéréotypes sur l'amour et la vanité des femmes, la force qu'un Humboldt fasciné attribue à Madame de Staël demeure un énigme pour le lecteur de son *Journal*. On peut cependant penser qu'il lui reconnaît un certain héroïsme du fait d'une unité indéniable de sentiment et de caractère, d'une ardeur sans pareil du tempérament et de la passion, donc une force peu commune, mais sans rien d'élevé, d'idéal, de profond, de sublime à l'égal du sentiment d'harmonie, vrai supplément d'âme que l'on trouve dans le caractère allemand, à l'exemple de Dorothee.

III- Sur le caractère de la langue.

Toujours en quête de la rencontre la plus authentique possible entre l'homme et le monde, Humboldt en arrive au terme de son cheminement anthropologique vers le langage. Il a en effet emprunté, au titre de la comparaison entre le caractère allemand et la culture française, les voies multiples que nous avons décrites: d'abord la prise en compte, côté français (Rousseau), de la force des signes ; ensuite la définition côté allemand (Goethe) de la poésie comme un art médiatisé par la langue où se précise la spécificité de l'héroïsme féminin ; enfin les considérations sur le style étant entendu que le caractère est « le style d'une langue », dans la mesure où il porte à la fois sur le style de « la langue politique » (Sieyès) et sur « l'esprit français et sa langue » (Rousseau). Nous pouvons alors faire référence à un texte essentiel, mais beaucoup plus tardif, son célèbre fragment *Sur le caractère national des langues*, daté de 1821, ainsi qu'à d'autres écrits sur le langage récemment traduits en français par Denis Thouard (2000), tout en bénéficiant des apports des recherches de Jürgen Trabant sur Humboldt linguiste (1992, 1999).

Pouvoir de relier l'entendement et la sensibilité, l'activité langagière est ici centrale. Certes, nous nous situons ici dans la lignée d'un mécanisme kantien de schématisation qui permet de donner une forme à l'expérience sensible, donc qui suscite la production d'une connaissance par l'entendement humain, mais qui n'accorde pas vraiment une grande importance au langage.¹⁹ *A contrario*, D'Humboldt à Trabant, le langage apparaît ainsi comme une sorte de « médium

¹⁹ Si la sémiotique demeure extérieure au dessein de la philosophie transcendantale de Kant, il n'en reste pas moins que sa conception du concept empirique, donc sa théorie du schématisme, est liée à la manière dont nous usons des mots de notre langue. Voir sur ce point Formigari (1994).

sensible », « à la fois oeuvre de l'homme et expression du monde »²⁰ selon la formulation d'Humboldt lui-même. Il est « l'organe qui donne forme à la pensée ».²¹ Dans ses thèses non-traduites *Über Denken und Sprechen*, datées de 1795-1796, donc de la période de « découverte » de la centralité du langage, Humboldt écrit à ce propos « Or, l'appel par les sens des unités auxquelles certaines portions du penser sont unies, pour être comme des parties d'autres parties d'un plus grand tout confrontées comme des objets aux sujets se nomme, au sens le plus large: le langage ».²²

Au-delà de sa fonction de communication, *le langage est donc le moyen privilégié de constitution de soi et du monde*. Il produit immédiatement la pensée et en révèle donc la dimension réflexive. Dans une perspective humboldtienne, « toute pensée, toute construction intellectuelle est d'abord rendue possible par le langage » précise alors Denis Thouard (2000) qui nous permet, par ses traductions, d'approcher « une pensée en activité dans une langue de travail » et dans ses termes mêmes.

Humboldt s'interroge alors en permanence sur la part que prend le langage à la constitution des représentations, donc sur sa fonction cognitive. Ainsi le langage ne sert pas uniquement, dans une perspective analytique, à désigner ce qui est pensé. Et en cela le paradigme analytique des Idéologues intéresse d'autant moins Humboldt qu'il énonce la prééminence de l'analyse sur le langage, sur sa capacité synthétique d'abstraction. Humboldt, comme Sieyès, s'intéresse, au langage comme expression même de la pensée, de l'ordre de la connaissance (Guilhaumou, 2002a). Le langage est donc avant tout un *outil synthétique majeur*, le moyen privilégié de constitution de la pensée. Humboldt énonce ainsi la nécessaire réciprocity du mot et de la pensée dans l'association intime entre l'unité du mot et l'unité du concept lorsqu'il considère que « le mot transforme le concept en un individu du monde des pensées » (2000, 95).

L'altérité du mot-pensée se constitue alors de la façon suivante: la pensée devient objet en se projetant hors du moi, et ainsi se différencie de la force subjective, mais ce nouveau contenu de réalité fait aussi vite retour dans le moi sous la forme du mot.²³ L'union de la pensée et du mot s'achève dans le concept de l'individualité, central chez Humboldt. En d'autres termes, le linguiste doit prendre prioritairement en compte le fait que « l'homme ne peut s'approcher du domaine purement objectif du langage que selon son mode de connaître et de sentir, donc par une voie subjective » (2000, 101).

Il s'agit alors de revisiter la tradition de la critique de l'arbitraire du signe, déployée de l'humanisme à Condillac en passant par l'empirisme, du point de

²⁰ Cité par J. Trabant (1999, 33)

²¹ *Ibid.* (1999, 37).

²² Traduction d'H. Meschonnic dans « Penser Humboldt aujourd'hui » (1995, 44).

²³ La proximité métaphysique d'Humboldt avec Sieyès est ici particulièrement marquée. Voir notre étude (2002a).

vue de l'historicité des discours et des langues.²⁴ Humboldt confère d'emblée au mot une vérité pragmatique, en mettant l'accent sur une manière individuelle d'être issue de la « force de conscience de soi » et d'une « expression du moi », donc fortement marquée par la présence naturelle du *Je* performatif et de sa traduction conceptuelle en terme d'individualité. De l'objectivation du lien entre sensibilité et entendement ainsi achevé par le fait du langage à l'individualisation subjective des langues, donc à leur comparaison, le passage obligé est bien celui de la description du *caractère individuel et national* de telle ou telle langue. L'anthropologie comparée des langues, proposée par Humboldt, nous mène ainsi, sur la base d'un penchant à la sociabilité, de la capacité linguistique de l'individu à celle de la nation.

Précisons ici que le caractère d'une structure linguistique est l'effet des transformations historiques induites par les locuteurs dans leur usage de la langue. La langue actualisant en permanence la pensée, le mot achevant le concept, la variation constante des usages agit dans la langue elle-même de la façon suivante: « Ce que l'usage bien adapté à sa fin emprunte au domaine des concepts agit en retour sur eux en les enrichissant et en leur donnant forme » (2000, 81). Humboldt s'intéresse donc à l'achèvement des langues dans le discours, c'est-à-dire à leur « usage approprié » contre le linguiste structuraliste qui « s'occupe uniquement de l'organisme des langues », donc « les considère uniquement comme l'instrument d'un usage possible ».²⁵

L'insistance d'Humboldt sur la nature langagière de la pensée fait des langues empiriques un espace de découverte de la vérité des concepts mais relève aussi d'un refus de dissocier le transcendantal et l'empirique (ou l'historique). En accordant une place centrale au langage dans une histoire des représentations, aux langues comme « visions du monde »²⁶, Humboldt achève en quelque sorte le processus kantien de schématisation sur un plan sémiotique. En effet, selon le mécanisme de schématisation permettant de donner une forme à l'expérience sensible au sein même de l'entendement, le schème est un concept qui se temporalise au sein de l'imagination. La centralité du langage comme organe de la pensée tient alors au fait que c'est le mot qui donne la forme achevée de ce concept. C'est bien l'imagination déployée dans le langage qui ouvre à l'inconnu, ainsi que le montre Jürgen Trabant (1999) dans la comparaison avec Vico. A l'encontre du penseur italien qui considère l'imagination comme un simple forme de la mémoire, Humboldt associe étroitement image et signe,

²⁴ Henri Meschonnic (1995, 20) précise, à ce propos, que, chez Humboldt, « le langage comme forme implique le « radicalement » arbitraire du signe, c'est-à-dire non plus le conventionnalisme ordinaire, mais le langage comme historicisation radicale du monde », « Penser Humboldt aujourd'hui ».

²⁵ Cité par J. Trabant (1999, note 7, 72). Sur l'apport en linguistique de cette réflexion humboldtienne en matière d'achèvement du concept dans la variation constante des usages, voir notre étude (2001a).

²⁶ Thouard précise le sens de cette expression dans son glossaire (2000, 189-182).

corps et esprit dans la synthèse du mot et du concept, au point de reconnaître dans la production du mot ce que la linguistique moderne a appelé la double articulation, c'est-à-dire le caractère à la fois indissociable et discernable de l'expression et du contenu.

Concrètement, Humboldt, à la fin de son séjour parisien, s'est rapproché de la Société des Observateurs de l'Homme²⁷. Il partage désormais avec eux la conviction que toute langue est le produit d'une histoire, et qu'il convient d'once d'étudier les divers langues, de les comparer, de marquer leurs possibles affiliations, en retraçant ainsi le progrès des sociétés humaines (Chappey, 2002, 354).

*

Dans sa lettre à Schiller du 23 juin 1798²⁸, Humboldt précise, à la suite de sa « rencontre métaphysique » avec Sieyès et les Idéologues que « s'entendre est réellement impossible » avec ces philosophes sensualistes, Sieyès excepté. Les Idéologues s'en tiennent, en effet, à la seule signification logique des termes, c'est-à-dire à leur forme abstraite issue d'une diversité sensible de réalités particulières, sans y rechercher un unité théorique. Ils n'aboutissent donc jamais à la signification métaphysique des termes, au sens où le Moi confère une signification à une réalité expérimentée selon le principe de l'action et de la réaction. C'est donc bien vers d'autres voies que la pensée analytique qu'Humboldt se dirige lorsqu'il veut aborder le caractère propre de la culture française. Il s'agit tout d'abord de la voie royale de l'intelligence politique, incarnée par Sieyès inventeur de l'unité de la nation, du système de la représentation politique. Il s'agit aussi, d'une annotation à l'autre sur les expressions de la langue française inconnues dans leur traduction allemande, de mots exprimant une étonnante force des signes dans ses temps révolutionnaires. Enfin la comparaison esthétique, en matière de caractère des femmes, entre la culture française et la culture allemande nous introduit à la continuité du caractère et des signes de l'ordre naturel à l'ordre social. En effet, au-delà des pouvoirs reconnus de l'intellect et de l'imagination, Humboldt est à la recherche de « la vérité pragmatique »²⁹, vérité qui s'inscrit dans la marche globale de la nature - de l'ordre naturel dirait Sieyès - tout en considérant l'événement extraordinaire de son temps, la Révolution française. Dans un tel cheminement « français », c'est bien à l'historicité des langues et des cultures, au titre de leur traductibilité réciproque, qu'Humboldt s'intéresse.

Certes, sa lettre à Jacobi du 26 octobre 1798, où il est longuement question du caractère national français, précise que les Français du Directoire ont perdu une grande part de leur énergie révolutionnaire, de leur « principe intérieur de vie » sous la pression de l'intérêt extérieur. Cependant le « moment français » demeure aux yeux d'Humboldt « un moment de la vie historico-politique »

²⁷ Voir sur ce point Trabant (2002 : 202 et suivantes).

²⁸ Traduite dans Azouvi, Bourel (1991, p. 109-112).

²⁹ En particulier dans les *Essais esthétiques. Sur Hermann et Dorothee de Goethe* (1999,207).

décisif pour comprendre en quoi les cultures allemande et française sont traduisibles réciproquement, au point d'être unifiées sur l'essentiel, le point de vue pragmatique de la progression humaine.

Références bibliographiques

1- Oeuvres et traductions en français

- Humboldt W. von : (1841-1852) : *Gesammelte Werke*. Berlin : G. Reimer
- (1903-1920): *Gesammelte Schriften*. Berlin: B. Behr.
 - (1974): *Introduction à l'oeuvre sur le kavi et autres essais*. Paris : Seuil. Traduction de P. Caussat.
 - (1985): *La tâche de l'historien*. Lille : Presses Universitaires de Lille. Traduction de A. Disselkamp et A. Laks.
 - (1995) : *Le Dix-huitième siècle. Plan d'une anthropologie comparée*. Lille : Presses Universitaires de Lille. Introduction de J. Quillien et traduction de C. Losfeld.
 - (1999) : *Essais esthétiques sur Hermann et Dorothee de Goethe*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion. Traduits et préfacés par C. Losfeld.
 - (2000) : *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Paris : Seuil. Présentés, traduits et commentés par D. Thouard.
 - (2001) : *Journal Parisien (1797-1799)*. Arles : Actes Sud. Traduit par E. Beyer.
 - (2003) : *Essai sur les limites de l'action de l'Etat*. Paris : les Belles Lettres. Traduction par H. Chrétien (1867) et revue par K. Horn.
 - (1892a) : *Briefwechsel zwischen Schiller und Wilhem von Humboldt*: F. Muncker (hg.). Stuttgart: Cotta.
 - (1892b): *Briefe von Wilhelm von Humboldt an Friedrich Heinrich Jacobi*: A. Leitzmann (hg.). Halle: Max Niemeyer.
 - (1991): Lettre d'Humboldt à Schiller du 23 juin 1798. Traduction de F. Azouvi et D. Bourel : in *De Königsberg à Paris. La Réception de Kant en France (1788-1804)*. Paris : Vrin, 109-112.

2- Travaux cités.

- Chappey, Jean, Luc (2002) : *La Société des Observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*. Paris : Société des études robespierristes.
- Dermenjian, Geneviève/Guilhaumou, Jacques/Lapied, Martine (Hg.) (2004): *Le Panthéon des femmes. Figures et représentations des héroïnes*. Paris : Publisud.
- Formigari, Lia (1994) : *La sémiotique empiriste face au kantisme*. Bruxelles : Mardaga.
- Guilhaumou, Jacques (2001a): La connexion empirique entre la réalité et le discours. Sieyès et l'ordre de la langue. In : *Marges-linguistiques.com*, N°1, revue électronique.

- (2001b) : Sieyès et le moi. De la dignité sociale à la duperie mondaine. In : Giovannoni, Augustin (Hg.) : *Les figures de la duperie de soi*. Paris : Kimé, 43-62.
 - (2002a) : *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne*. Paris : Kimé.
 - (2002b) : Lire Humboldt en français. Le cheminement vers la langue dans le contexte de la culture politique française. In : Chabrolle, A.-M. (hg) : *Editer et lire Humboldt. Revue électronique de la SHESL N°1*.
 - (2003a) : Humboldt et l'intelligence politique des Français : autour de Sieyès. In : Guilhaumou, Jacques/ Monnier, Raymonde : *Des notions-concepts en révolution*. Paris : Société des études robespierristes, 169-184.
 - (2003b) : L'exclusion des femmes du savoir politique pendant la Révolution française. In : Luc, Capdevila/Sophie, Cassagne/Martine, Cocard/Dominique, Godineau/François, Rouquet/Jacqueline, Sainclivier (Hg.) : *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 265-278.
- Markovits, Francine (1986) : *L'ordre des échanges. Philosophie de l'économie et économie du discours au XVIIIème siècle en France*, Paris : PUF.
- Meschonnic, Henri (Hg.) (1995) : *La pensée dans la langue. Humboldt et après*. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes.
- Trabant, Jürgen (1992) : *Humboldt ou le sens du langage*. Liège : Mardaga.
- (1999) : *Traditions de Humboldt*. Paris : Editions de la MSH (1990 : Suhrkamp)
 - (2002) : *Der Gallische Herkules. Über Sprache und Politik in Frankreich und Deutschland*. Tübingen: A. Franck.
- Verjus, Anne (2002) : *Le cens de la famille. Les femmes et le vote (1789-1848)*. Paris : Belin.